

L'analyse cartésienne et la construction de l'ordre des raisons

Paru dans la *Revue philosophique de Louvain*, 1996, vol. 94, p. 205-215.

Résumé:

La méthode de Descartes s'apparente par certains côtés au modèle architectural de l'analyse tel qu'il a été développé par Galien, puis repris par Hooke et commenté indirectement par Kant. Mais si l'on affirme sans nuance cette parenté, on se heurte à une objection très forte de Vuillemin. Soulignant le caractère asymétrique de l'ordre cartésien, Vuillemin rappelle que cet ordre ne peut être descendu et remonté en même temps. Il faut en conclure que l'analyse n'intervient chez Descartes que quand l'ordre est confus et troublé, et qu'il faut donc le découvrir ou le construire. Lorsque l'ordre est enfin découvert, et qu'il apparaît pleinement dans son asymétrie, l'analyse prend fin et cède la place à la synthèse.

L'image de la construction revient souvent chez Descartes. Elle illustre la plupart du temps la volonté cartésienne de ne "pas être de ces petits artisans, qui ne s'emploient qu'à raccommoder les vieux ouvrages, parce qu'ils se sentent incapables d'en entreprendre de nouveaux"¹. Dans cet esprit, Descartes entreprend tout à la fois de démolir les anciens fondements, déclarés peu sûrs, et de construire sur de nouvelles bases un bâtiment tel que, "quoi qu'[il] apprenne de nouveau, il [lui] pourra servir, et encore qu'[il] n'apprenne rien de plus, [il] ne laissera pas d'en venir à bout"².

On pourrait croire que cette image de la construction privilégie, sur le plan de la méthode, la manière synthétique: plutôt que d'analyser, de dénouer ou de décomposer un savoir donné, il faudrait composer un savoir nouveau, construire un tout en partant d'éléments plus simples, de même que l'on utilise les pierres et les briques pour construire une maison. Mais d'un autre côté, les "fondements" sur lesquels Descartes bâtit son système ne sont peut-être pas similaires aux parties d'un tout. En fait, l'absolu ou le fondement qui permet la déduction de connaissances nouvelles n'est pas, pour Descartes, ce qui compose réellement les choses; il est plutôt ce dont dépend la connaissance de toutes les choses³. Il n'est pas le plus simple en soi, mais le plus simple pour nous, ou ce qui nous permet le plus facilement de connaître autre chose. Il doit certes être premier pour nous dans l'ordre des raisons, mais peut être dernier en soi dans l'ordre des choses. Or il est frappant que, lorsque Descartes évoque la possibilité de "soudre" analytiquement et "a priori" certains problèmes, il allègue souvent cette antériorité d'un fondement dans l'ordre des raisons, et non pas dans l'ordre des choses⁴.

¹Recherche de la vérité, AT X, 509.

²A Mersenne, 15 avril 1630, AT I, 138.

³Cf. Règles pour la direction de l'esprit, AT X, 381-382, 438; Secondes réponses, AT IX, 121.

⁴La connaissance d'une "clef" ou d'un "fondement" permet de "connaître a priori toutes les diverses formes et essences" qui s'ensuivent pour nous: ainsi la connaissance de l'ordre des

Par conséquent, c'est peut-être en mettant en évidence une certaine spécificité de l'ordre des raisons par rapport à celui des choses que l'on pourra éclairer le problème de l'analyse chez Descartes. La définition cartésienne de l'analyse pose en effet beaucoup de questions aux commentateurs. Comme on le sait, Descartes accorde la primauté à cette méthode dans ses Secondes réponses, et la définit comme la véritable voie pour découvrir les choses, une voie qui, en outre, procède "comme a priori" (*tanquam a priori*⁵). Or ce caractère a priori de l'analyse est apparu à beaucoup comme incompréhensible. Traditionnellement, en effet, l'analyse est dite remonter des conséquences aux principes, ou des effets aux causes. Elle devrait donc procéder a posteriori. De plus, Descartes nous présente l'analyse comme une méthode de découverte, alors que, d'après la doctrine de l'Ecole, l'analyse n'intervient que dans l'enseignement de choses déjà connues et dans tous les procédés d'appréciation, d'évaluation ou de jugement. Les Scolastiques réservaient la découverte de choses auparavant inconnues à la synthèse qui, elle, descend du principe à ses conséquences et découvre donc, en partant de principes simples et connus, leurs conséquences complexes auparavant inconnues⁶. Cependant si l'on met l'accent sur le fait que le fondement cartésien est bien premier, mais seulement dans l'ordre des raisons, on peut alors admettre qu'il pourrait être le point de départ d'une découverte a priori qui serait en même temps analytique. Il existe en effet, même pour la scolastique, certaines dérogations qui permettent de rapporter l'analyse à la découverte. En quoi consistent ces dérogations ? Il peut arriver que, lors d'une découverte, le principe bien connu dont on part pour découvrir ses conséquences inconnues soit non seulement premier dans un certain ordre, mais aussi dernier dans un autre ordre. C'est ce qui arrive par exemple, expliquait Aristote⁷, dans la délibération morale: celle-ci part de la fin à atteindre, qui est en même temps première dans l'ordre des raisons ou des intentions puisque bien connue de l'homme, et dernière dans l'ordre de l'être ou de l'exécution. Par conséquent, la recherche des moyens de réaliser cette fin s'apparente, sous le point de vue de l'être, à une analyse qui

étoiles "est la clef et le fondement de la plus haute et plus parfaite science que les hommes puissent avoir, touchant les choses matérielles, d'autant que par son moyen on pourrait connaître a priori toutes les diverses formes et essences des corps terrestres" (A Mersenne, 10 mai 1632, AT I, 250, c'est nous qui soulignons). Par ailleurs, l'analyse ne peut être pratiquée que par ceux qui ont la connaissance de certains fondements: "pour les objections de vos analystes, je tâcherai à les soudre toutes sans les exposer, c'est-à-dire je mettrai les fondements, dont ceux qui les sauront en pourront tirer la solution" (A Mersenne, 25 décembre 1639, AT II, 629, nous soulignons). Comme l'indique clairement l'opposition entre solution et exposition, Descartes entend ici par "soudre" le fait de "résoudre par analyse" (comparer avec les Secondes réponses, AT IX, 122).

⁵Secundae responsiones, AT VII, 155.

⁶Cf. Thomas d'Aquin, Somme théologique, I-I, Q. 79, a. 8, rép. ; I-I, Q. 79, a. 8, rép. ; De Veritate, Q. 10, a. 8, ad. 10; Q. 15, a. 1, c.; In I Posteriorum analyticorum, proemium, n. 5; In Boetium de Trinitate, Q. 6, a. 1, c.; Somme contre les gentils, I, c. 57. Cf. aussi Abélard, Glossae Super Peri Hermeneias, éd. B. Geyer, Münster, 1919, 310; Glossulae Super Porphyrium, ibid., 506; Albert le grand, Liber I Priorum Analyticorum, tr. 1, c. 1; Liber de Praedicabilibus, tr. 1, c. 7; Scot Erigène, De divisione naturae, II, tr. 122, c. 526. Cf. aussi déjà Boèce, In Topica Ciceronis Commentaria, I, tr. 64, c. 1044-1047; De topicis differentiis, I, tr. 64, c. 1173-1174; In Porphyrium Commentarium, I, tr. 64, c. 71; et encore Eustache de saint Paul (la principale référence scolastique de Descartes), Summa philosophiae quadripartita, Paris, 1618, I, 190.

⁷Ethique à Nicomaque, II, 5, 1112 b 11-24.

remonte des effets aux causes, mais cette analyse est en même temps une découverte sous le point de vue des raisons ou des intentions, puisque la fin est le principe simple et mieux connu qui nous fait découvrir les moyens inconnus propres à le réaliser. Autrement dit, l'analyse qui remonte toujours, par définition, des effets aux causes ou des conséquences aux principes, peut être considérée comme inventive sous un certain point de vue lorsque, sous ce point de vue, elle est synthétique, c'est-à-dire lorsqu'elle part de quelque chose qui, tout en étant un effet, est aussi sous un autre point de vue un principe simple et bien connu qui nous fait découvrir des choses inconnues⁸. Aristote explique que c'est ce qui arrive non seulement dans la délibération morale, mais aussi en géométrie : on connaît dès le départ une figure, et on découvre à partir de là les moyens de sa construction qui sont premiers dans l'ordre de l'action, mais derniers dans l'ordre de l'invention. Mais c'est surtout Galien qui, comparant quant à lui cette façon de procéder à la méthode suivie par le médecin et l'architecte, introduit la notion du préalable ou de l'a priori : l'architecte comme le médecin partent d'une fin qui est en même temps dernière dans l'ordre de l'exécution et première dans l'ordre des intentions, car elle est connue a priori (c'est par exemple l'idée du corps sain ou de la maison). Or l'idée de cette fin nous fait découvrir, à partir d'elle-même, les moyens de la réaliser.

"Par analyse ou dialyse, nous entendons aussi bien celle qui part de l'idée de la maison que celle qui part de la connaissance du corps humain. De même, en effet, que Dieu, ou la nature, ou la maison préalablement construite, précèdent leurs parties engendrées par les usages, de même nous apprenons aujourd'hui à construire les maisons."⁹

Ainsi, sans contredire la définition de l'analyse comme remontée des effets aux causes ou régression des conséquences aux principes, on peut bien s'en servir comme d'une méthode de découverte si la conséquence dont on part est, sous un autre point de vue, une idée principielle ou a priori dont on peut tirer des informations nouvelles ou inconnues. Voilà qui pourrait éclairer le texte de Descartes. Si l'on considère que ce dernier conçoit avant tout l'analyse au travers de sa puissance heuristique, cela implique qu'il se place du point de vue de l'ordre des raisons; le point de départ de l'analyse peut alors apparaître comme un principe bien connu préalablement ou a priori. D'autre part, cela expliquerait également pourquoi Descartes décrit, d'un côté, la synthèse comme "une voie tout autre et comme a posteriori" (il adopterait toujours le point de vue de l'ordre des raisons) mais ajoute, d'un autre côté et entre parenthèses, que "la preuve elle-même est souvent plus a priori que dans l'analyse" : cette fois-ci, c'est de la preuve elle-même qu'il parle, et non plus de la découverte de la preuve, ce qui pourrait signifier que, dans cette parenthèse, il quitte (provisoirement) l'ordre des raisons pour adopter celui des choses ou des "matières".

Même si, d'Aristote à Descartes, cette conception particulière de l'analyse (comme descente de l'ordre des raisons et remontée de l'ordre des choses) a laissé relativement peu de traces, elle n'est pas demeurée complètement sans écho. Ainsi, un siècle plus tard, Robert

⁸Telle est en tout cas l'interprétation que Thomas d'Aquin (Somme théologique, I-II, Q. 14, a. 5, rép.) donne du passage de l'Ethique à Nicomaque évoqué ci-dessus.

⁹De Constitutione Artis medicae ad Patrophilum, éd. C. G. Kühn, Hildesheim, 1964, I, 231, c'est nous qui soulignons. Cf. aussi Arte Medica, ibid., 305.

Hooke, le concurrent malheureux de Newton, donnera une définition de l'analyse étonnamment proche des Secondes réponses de Descartes et du Constitutione Artis Medicae de Galien :

"L'analyse... part des causes ou principes les plus élevés, les plus généraux et universels des choses, et pénètre ensuite dans les principes plus particuliers et secondaires... [Elle] ressemble assez à l'opération d'un architecte qui a une idée complète de ce qu'il veut faire et qui agit en conséquence... Une hypothèse étant posée pour un but déterminé, on peut, en partant de cette donnée, prévoir a priori tous les phénomènes qui en découlent naturellement, comme effets d'une cause parfaitement connue et déterminée"¹⁰.

Kant décrira plus tard un processus identique en recourant au même exemple, à peine réactualisé, de la construction d'une maison. Cependant il ne le rapporte pas, cette fois, à la méthode d'analyse, mais au jugement téléologique:

"La liaison causale, dans la mesure où elle n'est pensée que par l'entendement, est une liaison, qui constitue une série (de causes et d'effets) qui est toujours descendante; et les choses mêmes, qui comme effets en supposent d'autres comme causes, ne peuvent en même temps être à leur tour causes de celles-ci. On nomme cette liaison causale la liaison des causes efficientes (*nexus effectivus*). Toutefois on peut aussi concevoir une liaison causale d'après un concept rationnel (des fins), qui, considérée comme série, présenterait une relation de dépendance aussi bien en un sens descendant qu'ascendant; et dans cette liaison la chose qui est désignée comme effet mérite cependant en remontant le nom de cause de la chose, dont elle est l'effet. On trouve facilement dans ce qui est pratique (c'est-à-dire dans l'art) de semblables liaisons; par exemple: la maison est bien la cause des sommes, qui sont perçues pour le loyer, mais inversement aussi la représentation de ce revenu possible était la cause de l'édification de la maison. On nomme une telle liaison causale la liaison par les causes finales (*nexus finalis*)"¹¹.

Tout l'intérêt de ce passage réside dans le fait que Kant oppose à la façon de juger ou d'analyser selon les fins une autre façon de penser. Tandis que le *nexus finalis* présente la liaison des choses sous une forme aussi bien ascendante que descendante, le *nexus effectivus*, correspondant à la façon de penser de l'entendement, ne peut quant à lui présenter la liaison causale que sous la forme d'une série descendante. Or, si l'on revient à Descartes, on se rend

¹⁰The Posthumous works, éd. F. Cass, London, 1971, 330 et suiv. Remarquons que ce que Hooke entend ici par "effet" et "cause" désigne bien entendu la conséquence et le principe dans l'ordre des raisons.

¹¹Critique de la faculté du juger, trad. A. Philonenko, Vrin, 1986, § 65.

compte que celui-ci exige de suivre un ordre asymétrique, calqué sur l'entendement ou le *nexus effectivus*. C'est en tout cas ce qu'exprime très clairement la règle cartésienne de l'ordre:

"Les choses proposées les premières doivent être connues sans l'aide des suivantes et les suivantes doivent être disposées de telle façon qu'elles soient démontrées par les seules choses qui précèdent"¹².

Par conséquent, on ne peut pas partir d'un fondement premier pour nous, se laisser descendre en suivant ses conséquences et en même temps prétendre remonter analytiquement l'ordre des choses, car ce serait considérer notre fondement non seulement comme un point de départ, mais aussi comme un point d'aboutissement.

Jules Vuillemin a fortement souligné cet aspect de la pensée cartésienne, et tenté de montrer qu'il distinguait radicalement, chez Descartes, le domaine de la philosophie de celui des mathématiques¹³. Contrairement au philosophe, le mathématicien peut bien se permettre de monter et descendre un ordre en même temps, ou de penser les relations en termes de correspondances bi-univoques. Aristote disait que cette possibilité s'explique par le fait que ce qui est premier pour nous est aussi, en mathématiques, premier en soi. Vuillemin dira quant à lui que cette possibilité tient au fait que, dans les démonstrations mathématiques, toutes les propositions nécessaires sont équivalentes entre elles (de même, d'ailleurs, que les propositions impossibles), de sorte qu'on peut les substituer entre elles ou les mettre en correspondance.

"Si des considérations de simplicité ou de commodité conduisent à choisir tel lot d'axiomes de préférence à tel autres, elles n'appartiennent qu'à la pragmatique et ce choix ne laisse aucune trace dans la démonstration, qui peut toujours le révoquer au profit d'un choix logiquement équivalent (...) cette conception de la relativité des axiomes... choque souvent ceux qui font l'apprentissage de la logique... Or c'est faute d'apercevoir la réversibilité de l'ordre qu'ils tiennent les axiomes pour des principes absolus"¹⁴.

En revanche, si le philosophe cartésien prend par exemple les deux propositions "je pense, donc je suis" et "Dieu existe", Descartes remarque lui-même (dans la douzième des Règles pour la direction de l'esprit) que, de mon existence, je peux conclure à l'existence de Dieu, mais de l'existence de Dieu, je ne peux conclure à la mienne. Par conséquent, le philosophe ne peut pas, comme le mathématicien, jouer sur la réversibilité de l'ordre qu'il met au jour: il ne peut progresser que dans un sens, du plus facilement connu vers le plus difficile à connaître.

¹²Secondes réponses, AT IX, 121. Cf. aussi "que ce soit d'eux [les premiers principes] que dépende la connaissance des autres choses, en sorte qu'ils puissent être connus sans elles, mais non pas réciproquement elles sans eux" (Lettre-Préface de l'édition française des Principes, AT IX-II, 2.

¹³"Propriétés formelles et matérielles de l'ordre cartésien des raisons", Etudes sur l'histoire de la philosophie en Hommage à M. Gueroult, Paris, 1964, 43-58.

¹⁴Ibid., 47-48.

Cette objection de Vuillemin est très importante. En effet, d'une part elle semble exclure le rattachement de l'analyse cartésienne à la tradition aristotélico-galénique (comme remontée de l'ordre des choses et descente de l'ordre des raisons), et d'autre part, ce qui est plus grave, elle semble exclure le recours aux mathématiques pour caractériser et distinguer l'analyse cartésienne, alors même que l'analyse des anciens géomètres semble le modèle préféré de Descartes chaque fois qu'il évoque sa méthode. La thèse de Vuillemin mérite donc qu'on s'y attarde plus longuement. D'après cet argument, le raisonnement philosophique tel que le conçoit Descartes se distingue du raisonnement mathématique par le fait que ce dernier peut jouer sur le caractère réversible ou symétrique de certaines relations, alors qu'aucun raisonnement philosophique ne peut échapper à l'ordre, c'est-à-dire à une relation asymétrique (la connaissance du premier terme entraîne celle du second, mais la réciproque n'est pas vraie), réflexive et transitive (connaître un terme implique 1° qu'on le connaît et 2° qu'on peut connaître tous ceux qui en "participent"¹⁵). Or Vuillemin a certes raison d'insister sur l'importance de l'ordre, mais il faut ajouter que cet ordre n'est pas donné dès l'origine. Autrement dit, au départ du raisonnement philosophique et même du raisonnement mathématique, il n'est pas toujours possible (et on n'est donc pas tenu) de suivre un ordre qui n'existe pas encore, dont on ne dispose pas encore, ou qu'on n'a pas encore disposé. Ce n'est qu'au moment où cet ordre sera enfin donné, connu, et qu'on entreprendra de le suivre sans plus rencontrer nulle part aucun trouble ou aucune interruption, que l'analyse cédera la place à la synthèse. L'analyse surgit donc toutes les fois que l'ordre, soit n'est pas donné, et doit donc être supposé, puis disposé, c'est-à-dire constitué¹⁶, soit est simplement troublé, interrompu - c'est-à-dire toutes les fois que la liaison, la relation, la proportion entre les termes connus et inconnus n'est pas directe, mais indirecte. En deux endroits au moins, Descartes décrit cette rencontre, ce face-à-face de l'analyse avec un ordre absent, "troublé", interrompu, ou indirect. Il nous en donne une illustration de type mathématique¹⁷ (qu'il emprunte d'ailleurs à Euclide¹⁸),

¹⁵Règles pour la direction de l'esprit, XIV, 438, nous citons la traduction de J.-L. Marion, Martinus Nijhoff, 1977.

¹⁶C'est le troisième précepte du Discours de la méthode : "supposer même de l'ordre entre les termes qui ne se précèdent point naturellement les uns les autres".

¹⁷Règles pour la direction de l'esprit, VI, XVII et XVIII. "Si on donne les grandeurs 3 et 6, je trouverais aisément une troisième en proportion continue, savoir 12 [$3/6 = 6/x$], on ne peut cependant, si on donne les deux extrêmes, savoir 3 et 12, trouver aussi aisément la moyenne, savoir 6 [$3/x = x/12$]; il paraît, pour celui qui en cherche la raison, qu'il se trouve ici un autre genre de difficulté, tout à fait différent du précédent". Dans le premier exemple (3 et 6 donnés), "nous avons, dit Descartes, regardé comment [les termes] dépendent mutuellement les uns des autres, selon un ordre nulle part interrompu, de manière à inférer de là comment le dernier [terme] dépend du premier". Dans le deuxième exemple (3 et 12 donnés), nous suivons "un ordre entièrement indirect et renversé..., troublé", c'est-à-dire où les extrêmes sont connus, mais pas certains intermédiaires. "Tout l'artifice de ce lieu consistera, en supposant les choses inconnues pour des connues, à pouvoir nous préparer un chemin de recherche aisé et direct... , et rien n'empêche que cela ne soit toujours, puisque nous avons supposé... qu'il y a entre les choses qui demeurent inconnues dans une question, une telle dépendance aux connues, qu'elles sont absolument déterminées par celles-ci" (Règles pour la direction de l'esprit, X, AT X, 386-387; XVII, AT X, 460-461). La méthode indirecte ici décrite se rapporte bien à l'analyse des "anciens géomètres" dans la mesure où Descartes utilise pratiquement la même expression que le texte de Pappus qui fait référence en la matière: "supposer des choses inconnues pour des connues" (cf. aussi Géométrie, AT VI, 372, l. 11).

¹⁸Eléments, V, déf. 20.

mais il s'empresse par ailleurs de préciser que cette façon de procéder trouve "de nombreuses [applications] dans d'autres disciplines encore"¹⁹. Ce que disait déjà la règle XIV :

"Pour établir un ordre à force de pensée il ne faut pas peu d'industrie, comme on peut le voir tout au long dans notre méthode, qui n'enseigne quasi rien d'autre; au contraire que pour connaître l'ordre, après qu'on l'a trouvé, il n'y a plus aucune difficulté"²⁰.

Cette primauté de l'analyse ou de la méthode indirecte par rapport à la synthèse méritait d'être rappelée, parce qu'elle précise la situation particulière dans laquelle l'analyste se trouve vis-à-vis de la règle de l'ordre, commandant d'aller du plus facile (et du plus connu) au plus difficile (et moins connu) : ce n'est pas qu'il y déroge, mais tout son travail (un travail qui requiert effort, volonté et attention, dira Descartes dans les Secondes réponses) consiste, en supposant, en découvrant et en disposant l'ordre, à mettre en place les conditions dans lesquelles la règle de l'ordre pourra être respectée.

L'hypothèse que nous formulons ici est donc que l'ordre supposé diffère de l'ordre découvert. L'analyste, profitant en quelque sorte du trouble et de la confusion de l'ordre, ou plutôt du désordre qu'il rencontre, pourrait se permettre, dans un premier temps, de supposer un "ordre", au sens d'une relation très générale, très lâche, qui aurait pour caractéristique minimale de mettre en correspondance ou de relier indifféremment toutes les choses entre elles. Ce n'est qu'au terme de ses recherches, ce n'est qu'après avoir, comme dit Descartes, envisagé "toutes les divisions possibles", qu'il atteindrait, découvrirait, disposerait un ordre plus rigide, lequel, alors seulement, révélera pour ainsi dire son asymétrie naturelle. Ainsi dans la règle XII, Descartes précise bien que "l'on peut aussi bien déduire les causes à partir des effets, que les effets à partir des causes, les choses à partir des mots, que les mots à partir des choses, les parties à partir du tout, que le tout en partant des parties"²¹. Parce que tous ces termes (cause et effet, tout et partie, principe et conséquence, connu et inconnu) sont au départ des corrélatifs, on peut indifféremment partir de l'un ou de l'autre pour trouver son correspondant, si c'est celui-là qui est cherché :

"Le secret de l'art tout entier consiste en ceci, à remarquer avec soin parmi tous les termes celui qui est le plus absolu... Je nomme absolu... tout ce que l'on considère comme s'il était indépendant, cause, simple, universel, un, égal... [Or,] c'est par un biais industriel que nous avons compté la cause et l'égal entre les absolus, bien que leur nature soit en réalité relative: car pour les philosophes la cause et l'effet sont corrélatifs; mais si ici nous cherchons... l'effet, il convient de reconnaître d'abord la cause, et non le contraire"²².

¹⁹Règles pour la direction de l'esprit, VI, AT X, 387.

²⁰Ibid., AT X, 451.

²¹Ibid., AT X, 428 et 433.

²²Règles pour la direction de l'esprit, VI, AT X, 381-383.

Tout se passe comme si Descartes, pour découvrir l'ordre proprement dit, c'est-à-dire une relation réflexive, transitive et réglée sur un absolu, s'appuyait sur un ordre qui est simplement une relation symétrique ou une corrélation. A mesure que progresse la découverte, on assiste à un glissement progressif, depuis la considération d'une multiplicité d'ordres ou de relations symétriques, jusqu'à la découverte d'un ordre unique et asymétrique. Cette découverte repose en définitive sur le choix arbitraire d'une certaine dépendance parmi d'autres possibles:

Il y a "des ordres infiniment nombreux, tous différents entre eux, et néanmoins réguliers... [On peut en découvrir] un subtilement à force de pensée", en sachant bien que la disposition de cet ordre "dépend du choix de chacun"²³.

Ce passage d'un ordre que l'on ne fait que supposer, et qui est réversible, à un ordre enfin découvert ou disposé et qui lui est irréversible, ne livre certes pas tous ses secrets: il n'est pas une simple inférence logique ou mathématique. C'est pourquoi il peut être utile d'examiner sa dimension psychologique et sa portée ontologique.

C'est sur l'aspect psychologique de l'analyse que Descartes insiste le plus dans la définition qu'il en donne dans les Secondes réponses: alors que la synthèse développe simplement ce qui est déjà donné dans les définitions, alors qu'elle suit un ordre asymétrique déjà fixé et ne s'adresse par conséquent qu'aux esprits distraits ou rebelles qu'il faut contraindre par la force de cet ordre, l'analyste, au contraire, part à la recherche de ce qui n'est pas donné et exige par conséquent d'ajouter à l'effort de compréhension un effort d'appropriation : il s'agit d'user d'adresse, d'industrie, pour tenter d'atteindre ce qui n'est pas donné, en commençant par le relier, d'une manière ou d'une autre, à ce que l'on connaît déjà.

Mais on peut aussi envisager ce passage sur le plan ontologique, comme l'a fait Gueroult²⁴. En deux mots, on assiste alors tout simplement au glissement de l'ordre des raisons vers l'ordre des choses. L'ordre des raisons va certes du plus facile au plus difficile, mais on a vu qu'il peut prendre une multiplicité de formes différentes, selon les choix différents de chacun. En revanche, lorsque cette liaison ou cet enchaînement des idées débouche, comme à la fin des trois premières Méditations métaphysiques sur la découverte d'un ordre ou d'une dépendance réelle, cet ordre-là, avec ses causes possédant plus de perfection que leurs effets, se révèle totalement irréversible et asymétrique. Ici s'opère donc un nouveau glissement, puisqu'on passe de la liaison, à l'oeuvre dans l'ordre des raisons, entre principes et conséquences, à la dépendance asymétrique, à l'oeuvre dans l'ordre des choses, entre les causes et les effets. Mais ce qu'il faut surtout souligner, c'est que ce qui apparaissait jusqu'à présent comme un glissement subreptice de la relation, réversible, à l'ordre, irréversible, se présente maintenant bien plutôt comme un saut. En effet, la liaison des pensées, si rigoureuse soit-elle, ne permet pas de conclure, en principe, que cette liaison reflète l'ordre de la réalité -sauf, bien sûr, si l'on effectue le saut jusqu'à Dieu, qui garantira la véracité objective de nos raisonnements en excluant le malin génie.

Ainsi l'analyse selon Descartes constituerait une sorte de cas limite du modèle architectural dégagé par Galien: on ne part pas d'une idée bien précise pour suivre l'ordre de ses conséquences, mais on part de l'idée d'ordre elle-même, et l'on travaille préalablement ou a

²³Règles pour la direction de l'esprit, X et VII, AT X, 404 et 391.

²⁴Descartes selon l'ordre des raisons, Aubier-Montaigne, 1968, I, 26-27.

priori sur cette idée, c'est-à-dire sur les correspondances possibles entre l'inconnu et le connu, ce qui n'est pas donné et ce qui l'est déjà. Le cogito, par exemple, pourrait être considéré comme une première mise en correspondance, ou en équation, d'une multiplicité de choses inconnues (objets de ma pensée qui doute) avec une seule chose connue: la res cogitans. Ce travail de mise en relations aboutirait lorsque l'on découvrirait des liaisons causales ou des "dépendances" qui lient les termes entre eux de manière asymétrique. Que l'ordre ainsi découvert soit fondé en raison, comme le dit Gueroult, ou fondé en fait, comme le pense Alquié; qu'il soit le seul possible ou qu'il y en ait d'autres possibles; on ne peut nier le fait qu'il nous était au départ inconnu. Il fallait donc le découvrir ou le construire en partant de rien ou de cette inconnue, c'est-à-dire tanquam a priori.

Benoît Timmermans
Fonds National de la Recherche Scientifique
Université Libre de Bruxelles